

Percevoir le paysage

Vincent Furnelle

*Le paysage est un fauve qui s'échappe.
Impossible de le mettre en cage, en image,
De l'enfermer dans une lecture, une analyse ou des explications.
Il déborde de partout.
IL EST CE DEBORDEMENT.*

Depuis plus de dix ans que je participe au Master en Architecture de Paysage à Gembloux, mon enthousiasme reste intact, ou plutôt il n'en finit pas de s'amplifier.

J'ai la profonde conviction qu'il s'agit là d'un enjeu de société. Le métier de paysagiste est un métier-charnière, et il est appelé à le devenir de plus en plus. Pour toute une série de raisons conjointes, j'ose espérer qu'il sera bientôt incontournable – en particulier sur le plan légal :

- L'attention au paysage s'accroît. La défense ou la valorisation des paysages s'impose ... à l'opinion publique et surtout aux décideurs.
- La sensibilité paysagère se développe mais aussi elle appelle à être valorisée et éduquée. Un travail de sensibilisation doit être fait ... d'autant plus que le terrain est fertile, que l'air du temps y est propice.
- Le concept de paysage est fédérateur. Il fait le lien entre les différents espaces (divisés entre autres en espaces publics et espaces privés) composant un même site, une même région. Il fait le lien entre les différentes approches de ce même site, de cette même région. Il fait le lien entre les différents acteurs et les différents métiers impliqués dans ce site, cette région.
- L'action du paysagiste conduit à dépasser une série d'oppositions : naturel – artificiel, rural – urbain, innovation – respect des traditions, intérêt privé – intérêt collectif, attention à l'esthétique – préoccupations écologiques, respect du cadre de vie – impératifs économiques...

C'est fort de ces convictions que je m'adresse à vous aujourd'hui, dans l'idée simplement d'introduire une série d'interventions, et en prenant comme point de départ une question particulière.

**Comment la photographie nous fait-elle voir le paysage ?
En quoi le rencontre-t-elle ?
En quoi le manque-t-elle ?**

L'idée de photographier le paysage semble aller de soi. En voyage, en promenade... le paysage surgit, tantôt recherché, souvent rencontré au hasard d'un tournant, du franchissement d'une crête, ou encore au hasard d'une lumière de fin de journée ou bien de celle d'une brume matinale... La beauté de ces paysages appelle à la photographie. (Les nuisances paysagères sont sans doute moins photogéniques.)

Comme si la photographie s'imposait comme le moyen par excellence de rendre le paysage. Et de fait, les paysages comptent parmi les « objets » les plus enclins à être photographiés.

Mais ce médium est-il le bon ? Son rendu est-il fidèle ? Et que fixe-t-il en définitive ?

Mon sentiment est que la photographie ne rend que partiellement compte de la perception du paysage, lui-même irréductible à cette perception.

DEFINITIONS CLASSIQUES DU PAYSAGE

Si la photographie s'impose, c'est pour des raisons culturelles. D'une part, parce que nous vivons toujours davantage dans une société de l'image. D'autre part, et plus fondamentalement, parce que notre conception même du paysage le rapporte largement à l'image, ou du moins en fait un objet à photographier.

Prenons quelques définitions tirées des dictionnaires :

Robert : « Partie d'un pays que la nature présente à un observateur »

Larousse : « Vue d'ensemble d'une région, d'un site »

Littré : « Etendue du pays que l'on voit d'un seul aspect »

Chacun des termes de chacune de ces définitions, mérite d'être interrogé. Ensemble, ils constituent le champ sémantique dans lequel le paysage est habituellement pensé. En philosophe, je dirais que ces définitions sont lourdes de présupposés qui méritent d'être questionnés, remis en cause et dépassés.

1. Privilège de la vue

Le paysage est rapporté à la vue. Pourquoi la vue serait-elle en particulier le sens paysager ?

Le paysage serait-il seulement à voir, et non à entendre, à toucher, à humer... ?

Le fait est qu'il est souvent réduit même à une vue ... jouir de la vue serait jouir du paysage.

Parallèlement, de quel autre sens la photographie pourrait-elle bien rendre compte que de la vue ?

2. Découpage de l'espace et du temps

De façon en apparence contradictoire, cette vue est rapportée tantôt à un ensemble, tantôt à une partie. Le paysage se donne comme un tout, avant d'être subdivisé en les parties (minérales, végétales, animales, humaines, construites) qui le composent. Mais ce tout lui-même est une partie : une portion de monde qui se donne en un instant, en un coup d'œil. Découpage initial – inconscient diraient certains – qui réduit le paysage à la partie visible à un instant donné d'un ensemble plus vaste (site, région, pays).

Les différentes vues d'un même site seraient-elles autant de paysages différents ? Où et comment s'opère le découpage ? Quelles sont les limites du paysage ? Et les mêmes vues successives d'un même « paysage » à différents moments (différentes heures, différentes saisons, différentes époques) seraient-elles autant de paysages différents ?

A nouveau, la similitude avec la photographie est frappante : découpage (cadrage) à un moment donné (immortalisation de l'instant, arrêt du temps, suspension de l'instant, arrêt sur image).

3. Attitude de spectateur

Cette vue est rapportée à un observateur. Celui-ci, d'un point de vue privilégié, se pose en spectateur du paysage. Ce dernier se déroulant devant lui, ou plutôt se donnant tout déroulé face à lui. Ce qui personnellement me frappe, c'est ce rapport d'extériorité : l'observateur lui-même n'apparaît pas, il disparaît hors du paysage, s'efface devant lui, s'oublie derrière ou devant la vue. Comme si le paysage et l'observateur était face à face, sujet d'un côté, objet de l'autre.

Ne serais-je pas moi-même au cœur du paysage que je regarde ? N'y aurait-il de paysage que depuis des positions privilégiées, dominantes, en surplomb ? En descendant de mon point de vue, de mon belvédère, perdrais-je le paysage ... en y entrant ?

Comment, une fois encore, ne pas être frappé par la similitude, l'isomorphie entre ce qui est couramment pensé comme regard paysager et la prise de vue photographique ? Le photographe lui aussi s'efface derrière l'appareil, l'objet photographié est lui aussi mis en spectacle, a fortiori transformé en image, voire capturé dans celle-ci. L'appareil – ou la photographie elle-même – étant une sorte de fenêtre entre le sujet et l'objet, séparant l'un de l'autre, ou du moins mettant à distance pour permettre à l'un de regarder l'autre à travers elle. Médiation développant un certain regard (distancié) – et aussi une certaine pose -, soucieux de l'effet à obtenir, de l'image à rendre.

Sans doute est-il essentiel de souligner ici que l'idée du paysage s'est conquise en Occident par un regard à travers la fenêtre. L'histoire de la peinture de paysage en témoigne.

Le schème occidental du paysage

Ces trois éléments définissant le concept de paysage (privilège de la vue, découpage de l'espace et du temps, attitude de spectateur) prêtent résolument celui-ci à devenir objet de la photographie. Le paysage est, pourrait-on dire, par définition une réalité photogénique.

Sans doute. Mais nous y pressentons aussi une trahison. N'y a-t-il pas des dimensions du paysage qui échappent à la photographie ? Ou plus fondamentalement : le concept de paysage ainsi défini n'est-il pas trop pauvre ?

Ce concept est lui-même le fruit d'une conception, le résultat d'une certaine manière de penser et de regarder le monde – proprement occidentale. Notre définition, et plus élémentairement notre perception du paysage, est tout sauf innocente.

Percevoir un paysage en tant que paysage est, comme le soulignent certains auteurs, entre autres : Augustin Berque¹, Alain Roger², Jean-Marc Besse³ et Philippe Nys⁴, le fruit d'un cheminement culturel. Le concept de paysage est daté en Occident, absent de toutes les autres traditions culturelles, à l'exception de la Chine. Mais derrière le mot c'est l'idée elle-même, ou la représentation elle-même, qui est culturelle. Nous vivons avec l'évidence d'un regard paysager, mais cette évidence est elle-même construite.

Ce qui est vrai du paysage l'est de toute perception : Kant a souligné l'importance de ce qu'il nomme « schème » dans la perception humaine. Nos rêveries d'enfant en regardant les nuages ou nos interprétations d'une tache en sont une expression particulièrement éclairante. Percevoir c'est associer un ou des schèmes à un complexe de sensations. Percevoir c'est reconnaître, c'est-à-dire faire le lien entre ce que l'on a sous les yeux avec une image-mentale, ou une image-souvenir, ou une représentation mentale, autant de façons de dire un schème.

Les définitions dont je suis parti correspondent en fait à un certain schème du paysage, à une certaine façon de se le représenter.

Ce schème est une des expressions parmi d'autres d'une certaine attitude proprement occidentale envers le monde, l'attitude d'objectivation pourrait-on dire, faisant de celui-ci un objet d'étude, voire d'exploitation.

Ce dont nous prenons conscience aujourd'hui – l'essor du métier de paysagiste étant une manifestation de cette prise de conscience –, c'est de l'insuffisance de schème, de cette représentation.

¹ BERQUE, Augustin, « Les raisons du paysage », Hazan, Paris, 1995 et plus récemment « La pensée paysagère », Archibooks, Sautereau Editeur, Paris, 2008

² ROGER, Alain, « Court traité du paysage », Gallimard, Paris, 1997

³ BESSE, Jean-Marc, « Voir la terre », Actes Sud, Arles, 2000 et « Le goût du monde », Actes Sud, Arles, 2009

⁴ NYS, Philippe, entre autres : « Pour une herméneutique du paysage », in « Les enjeux du paysages », Ousia, Bruxelles, 1997

VERS UN NOUVEAU SCHEME DU PAYSAGE

Je reprends mes trois points, en les confrontant à une autre manière, plus contemporaine et peut-être encore en esquisse, de penser le paysage :

1. Un paysage plurisensoriel

Privilège de la vue ? **Le paysage n'est pas qu'à voir, il est à vivre.** A vivre par tous les sens et non seulement la vue. A vivre et non seulement à contempler.

Il y a bien sûr un ou des paysages sonores. Chacun le comprendra en évoquant le bruit de fond dans la proximité d'une voie rapide ou d'un aéroport, le vrombissement sourd de certains lieux aux heures de pointe, ou le son d'une cloche se diffusant dans le silence... Le paysage est aussi une affaire de silence.

Il y a bien sûr des paysages olfactifs – parfois presque gustatifs : celui de l'effluve apparaissant-disparaissant d'un chèvre-feuille invisible, celui de la présence envahissante et écoeurante d'une odeur nauséabonde dans le voisinage, celui de la senteur unique du sol de chaque région, ou simplement celui de la qualité de l'air que l'on respire.

Il y a bien sûr des paysages tactiles, ou kinesthésiques : celui de la fraîcheur de l'air nous mordillant le visage, celui de la caresse du soleil, ou encore celui de la plus ou moins grande fermeté du sol sous nos pas.

Réduire le paysage à la vue, c'est le raboter. Tous les sens y participent et empiètent les uns sur les autres, donnant ensemble, à travers une multitude de manifestations superposées et enlacées, accès à un seul et même paysage.

Chacun sait bien que la qualité de vie d'un lieu tient à la conjugaison de ces différentes dimensions sensorielles.

2. Rythmes spatiaux et temporels

Découpage de l'espace et du temps ? Penser le paysage comme la portion visible d'une région, c'est lui imposer un découpage arbitraire contraire à l'expérience elle-même. En s'en tenant simplement à la vue, force est de reconnaître qu'elle n'est pas statique. Mouvante, elle habite un corps en mouvement, et le paysage se meut avec lui : l'horizon ondule, glisse, danse, recule au fur et à mesure que nous nous en approchons. Il demeure perpétuellement insituable. Constamment le visible glisse dans l'invisible et vice-versa. Le ciel sort de terre ou la pénètre. Au sein même de l'horizon, l'apparent et le caché sont en perpétuelle mutation. Par exemple, celui qui se promène met tout le paysage en mouvement, il voit tel vallon surgir, s'élargir et puis lentement s'effacer pour laisser surgir un autre espace derrière le tournant, il

voit l'arbre se détacher du bois pour à nouveau y replonger, une façade apparaît, se dilater, s'éclater en ses détails et puis glisser dans un espace marginal...

Au-delà même de la vue, ces limites mouvantes sont celles-là même du paysage. « L'espace est plein de ces débordements »⁵ dit Michel Corajoud. Le lit de la rivière est une frontière instable, les herbes débordent sur le chemin, et le jardin paysager, où les chemins et les parcelles se déplacent au fil du temps, est lui-même en mouvement, selon l'intuition de Gilles Clément⁶... A une autre échelle, entre ville et campagne, les frontières sont poreuses, etc.

Introduisez dans le paysage des limites franches, des découpages trop nets, des arêtes trop tranchées, des éléments trop distincts s'isolant les uns des autres et vous lui infligez des blessures ou du moins vous en figez la dynamique. Avec plus de vingt ans de recul, j'ai le souvenir étrange du rideau de fer au milieu d'une plaine vallonnée entre ce qui était à l'époque les deux Allemagnes, découpant de façon arbitraire, artificielle, absurde, l'unité d'un paysage.

Plus que de découpages, le paysage est affaire de rythmes où les éléments se répondent ou en échos ou en contrastes.

Parallèlement, réduire le paysage à un instantané c'est lui ôter toute profondeur, toute épaisseur, n'en faire précisément plus qu'une apparence ou une image : un décor.

Au niveau même de la perception, le paysage ne se donne pas immédiatement, il se découvre peu à peu dans un voyage du regard – et de tous les autres sens – chargé de souvenirs, d'évocations, d'appels, d'attentes, des surprises... Présent, passé et futur s'y emmêlent.

D'un point de vue plus consciemment réflexif, les analyses et les compréhensions multiples que l'on peut en proposer correspondent aux différentes strates de temps qui l'ont produit : temps de la géologie, temps de l'environnement... de la nature, temps de l'histoire humaine, des mutations des civilisations aux développements des technologies successives, mais aussi rythme des saisons, rythmes quotidiens et variation des heures. Autant de temps qui sont autant de lectures du paysage dont toute la complexité ressort. Le paysage apparaît ainsi comme un texte polysémique – plutôt que comme une simple apparence univoque – où ces temps s'enchevêtrent, débordent les uns sur les autres.

3. Intégration paysagère

Attitude de spectateur ? Il apparaît de plus en plus nettement que le paysage n'est pas qu'un spectacle à contempler, mais un lieu à vivre, un espace à habiter. Il est frappant de constater ces dernières années un glissement sémantique du terme paysage, intégrant peu à peu la notion de territoire. La définition de l'Unesco, reprise par la Convention Européenne, est à cet égard significative : « Le paysage désigne une partie de territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs

⁵ CORAJOUD, Michel, « Le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent », in « La théorie du paysage en France », Champ Vallon, Seyssel, 1995, p.143

⁶ CLEMENT, Gilles, « Le jardin en mouvement », Sens et Tonka, 2007, (5^e édition)

interrelations. »⁷ Même si cette définition me paraît fort lourde, peu évocatrice et à certains égards ambiguë, elle n'en a pas moins de multiples qualités. Pour l'essentiel, elle offre un cadre légal de référence et, de façon significative pour mon propos, elle traduit l'élargissement du concept de paysage.

Là où classiquement il n'était conçu que comme l'apparence (ou la vue) d'un territoire, ici il est pensé comme **le territoire ET son apparence**. Le paysage, ce n'est pas que la perception du pays, c'est le pays ET sa perception. Dès lors, il n'est plus seulement une partie du pays, mais un concept plus global intégrant le pays en lui-même.

Concept synthétique, philosophiquement frappant : il n'y a pas la chose d'un côté et son apparence de l'autre. La chose et ses apparences font un ; ils sont une seule et même réalité.

Cette conjonction a toute son importance pour l'étude des paysages, mais surtout pour la pratique paysagiste. En prenant pleinement conscience de ce que – pour le dire autrement – l'homme s'inscrit lui-même dans le paysage, que celui qui voit le paysage est lui-même visible dans le paysage dans un entrelacement de l'un sur l'autre, on porte son attention sur un ensemble de phénomènes.

Etre attentif à la vue sans l'être à sa propre visibilité est générateur de nuisances paysagères : les vues « imprenables » sont particulièrement visibles, que l'on songe à la côte belge et à bien d'autres côtes saccagées par le souci des vues, que l'on songe à la colonisation des lignes de crête par des rangées de maisons visibles de partout. Le désir de vues dégagées conduit à un étalement ou à une dispersion problématique du bâti. Bon nombre de paysages convoités pour la vue en sont colonisés et transfigurés au grand dam de ceux-là qui s'y sont installés dans cette intention même. Et comment ne pas évoquer les soucis de mobilité générés par cette dispersion de l'habitat ?

De façon plus positive, la conscience de notre inscription dans le paysage pose massivement la question de l'intégration paysagère. Ce terme « intégration » soulève une problématique très vaste qu'il y a d'ailleurs un danger à simplifier. Toute intervention dans le paysage doit-elle être intégrée ? Peut-elle toujours l'être ? Et qu'est-ce que cela même veut-il dire ?

Sur le plan perceptif, qui est le fil conducteur de mon propos, on comprendra qu'il n'y a pas d'élément isolé dans le paysage. Les éléments voisins jouent les uns avec les autres et apparaissant dans le lointain, jouent aussi avec d'autres éléments plus éloignés. Comme si, par la perception, chaque « chose » dans le paysage (un arbre, un ensemble végétal, une maison, un champ, une route, etc.) rayonnait hors d'elle-même, avait une présence la faisant communiquer avec toutes les autres.

Le paysage est affaire non de juxtaposition mais de composition, en un sens quasi-musical. En musique, un élément mélodique ou rythmique n'est jamais isolé : en lui, toute l'œuvre résonne et il résonne en toute l'œuvre. On pourrait ainsi parler de la musique du paysage.

⁷ Convention européenne du paysage, Florence, 20 octobre 2000

DE LA CONSCIENCE DE L'INTEGRATION PAYSAGERE A L'ACTION PAYSAGISTE

Passer de la conscience de l'intégration de toute chose dans le paysage à l'action qui en découle est un problème :

Que faut-il accepter ? Que faut-il rejeter ?

Que faut-il proposer ? Que faut-il éviter ?

Que faut-il projeter ? A quoi faut-il renoncer ?

Que faut-il préserver ? Que faut-il transformer ?

Que faut-il imposer ? Que faut-il laisser faire ?

Il n'y a bien sûr pas de recette universelle. Elle conduirait d'ailleurs à l'uniformisation des lieux.

Chaque lieu a sa propre logique, à l'écoute de laquelle il faut se mettre. Et les habitants font eux-mêmes partie du lieu. « Ce qui nous domine, c'est la pensée du lieu. »⁸ dit encore Michel Corajoud.

On comprend à quel point les paysagistes ont ici un rôle à jouer. Rôle complexe, affrontant des plaies difficiles à soigner, des contraintes – économiques et légales entre autres – lourdes à assumer, des résistances – celles des intérêts des uns ou des mentalités des autres – dures à vaincre. Mais ce rôle est fascinant, porteur d'avenir, de perspectives de développement durable sur de multiples plans. Le paysagiste travaille à l'essor d'une région, indissociable de son apparence.

Débordement – Empiètement Lecture plurielle – Action plurielle

Si, dans mon propos, j'ai mis l'accent sur une logique du débordement ou de l'empiètement, c'est dans la conviction qu'il faut l'envisager à tous les niveaux. Au niveau perceptif-sensible, comme je pense l'avoir souligné, mais aussi bien au niveau des analyses et à celui du projet.

Le principe de la lecture plurielle est la base sur laquelle se constitue toute notre formation. Les approches artistiques et culturelles, les approches scientifiques et les approches techniques y sont complémentaires et se conjuguent. Dans un langage plus philosophique, je dirais que les enjeux esthétiques – correspondant aux approches sensibles et artistiques -, les enjeux épistémologiques – correspondant aux différentes approches scientifiques – et les enjeux éthiques – correspondant à l'action (essentiellement politique) en vue de la qualité du cadre de vie commun – doivent se recouper dans une approche globale du paysage. Bien sûr des discordances apparaissent ; elles doivent être assumées en tant que telles, comme l'expression de la difficulté, voire la quasi-impossibilité de penser le paysage dans sa globalité.

Ce qui rend le dialogue possible, c'est qu'aucune de ces approches n'est totalement repliée sur elle-même. Elles débordent toujours d'elles-mêmes et empiètent les unes sur les autres : le scientifique est aussi un homme sensible, l'esthète ou l'artiste s'intéresse aussi aux

⁸ CORAJOUD, Michel, « Le paysagiste et la ligne », Intervention lors du Colloque « Ligne et Paysage », Gembloux, 13 décembre 2006

connaissances, l'homme d'action ne peut lui-même que s'appuyer sur la sensibilité et le savoir.

Pour faire un clin d'œil aux remarques faites tout à l'heure sur la photographie, je dirais qu'elle aussi déborde d'elle-même, en suggérant par exemple un hors-champ, une narration ou une histoire au-delà de ce qu'elle montre manifestement.

La conjonction de ces différentes approches, le paysagiste se doit d'y être attentif. Il est, disent certains, un médiateur du paysage ou, je préfère, l'orchestrateur de la musique du paysage. Le projet en lui-même est un acte de synthèse, consistant non pas à additionner les différentes analyses, mais à répondre par une proposition singulière, par un geste spatial unique à la multitude des appels convergents et divergents. Sans doute, aucune réponse n'est pleinement satisfaisante et définitive ... L'avenir est inépuisable. Même si c'est nous qui le projetons, l'horizon demeure inaccessible.